

Didier Daeninckx

La mort n'oublie personne

roman

Denoël

Extrait de la publication

La mort n'oublie personne

DU MÊME AUTEUR

Éditions du Masque

Mort au premier tour

Éditions Gallimard/Série noire

Meurtres pour mémoire

Le Géant inachevé

Le Der des ders

Métropole

Le Bourreau et son double

Lumière noire

Éditions de l'Instant

Play-Back

Éditions Syros/Souris noire

La Fête des mères

Le Chat de Tigali (à paraître)

Éditions Folies d'Encre

Quartier du globe (à paraître)

Didier Daeninckx

La mort
n'oublie personne

roman

Denoël

© by Éditions Denoël, 1989
30, rue de l'Université, 75007 Paris
ISBN 2.207.23 539.4
B. 23539-0

A Jean Meckert

Chapitre premier.

Je l'ai connu mais il m'est impossible de le lui dire. Le portrait dans son cadre surplombe le reflet assombri de mon visage que me renvoie le verre bombé du téléviseur. J'étais pareil à lui, vingt-cinq années plus tôt... les taches blanches et pointues de la chemise sous le gris plomb de la blouse, le pull tricoté main, les cheveux matés à l'eau savonneuse qui gardaient en séchant les traces parallèles des grosses dents du peigne... Et cet air las du gosse pris au piège des parents, des profs, immobile et terne pour la photo.

Les flammes dansent derrière le hublot du poêle, éclairant par instants le papier peint du salon. Jean Ricouart m'a demandé ce que je voulais boire. Il a sorti toute une liasse de vieux papiers et j'ai reconnu, de mon bout de table, la carte postale éditée à la Libération, avec les portraits des fusillés, en médaillons. Elle est posée sur une coupure de presse jaunie, un article de 1948 que j'avais lu et relu dans l'arrière-boutique de la librairie qui sert de bureau au *Veilleur de la Lys* :

PROCÈS DE SAINT-OMER
Camblain condamné à mort
De 5 à 20 ans pour ses complices

Je tire la languette de la boîte de bière. Sa femme est entrée par la deuxième porte, celle qui donne sur le jardin. Elle racle ses semelles sur la grille et quitte son manteau en frissonnant. Jean Ricouart se lève pour l'embrasser.

– C'est le jeune gars dont je t'avais parlé qui écrit un article sur Camblain...

Elle hoche la tête, une suite de mouvements vifs, imperceptibles, comme un tremblement, et s'assied en retrait de la table, les genoux serrés, ses mains lissant le tissu tendu de la robe. Je bois à même la boîte et mon regard rencontre celui de Lucien emprisonné par sa photo. A cet instant précis, je crois que si elle m'avait adressé un mot, un sourire, je n'aurais pu retenir l'aveu, mais elle est restée immobile, inaccessible et son silence a envahi ma voix.

BLAVAINCOURT 8 MARS 1963

Le cours de mathématiques avait eu lieu dans la salle 25, au troisième : on posait du linoléum dans la pièce habituelle. La sonnerie eut tout juste le temps de résonner qu'elle fut couverte par le martèlement des galoches sur les marches de l'escalier central. Les apprentis en électromécanique, plus rapides, annexèrent le terrain de football tracé sur le bitume de la cour, à droite de l'ancien château de Blavaincourt que les Houillères avaient acheté et trans-

formé en école professionnelle. Lontenois, un malingre à lunettes que son souffle court ne prédisposait pas aux actions offensives, se logea sous le portique métallique, le dos rond, les jambes fléchies, les yeux rivés au ballon mal gonflé. L'attribution des rôles dans chacune des deux équipes d'électros s'était réglée au cours des semaines qui avaient suivi la rentrée. Quelquefois un arrière avançait à l'aile ou un ailier se rapprochait du centre, mais cinq postes conservaient, forme ou méforme, les mêmes titulaires : les buts, les avant-centres et l'arbitrage. Blavot, l'abonné au sifflet à roulette, était davantage taillé pour la lutte que pour le contrôle du jeu qu'il assurait de la touche, dans le prolongement du point d'engagement, son quintal de viande posé sur l'amoncellement des manteaux, des blousons, des chandails dont s'étaient allégés les joueurs des deux équipes. On avait pris l'habitude, à droite comme à gauche, d'accepter ses décisions et il se déplaçait rarement sur la surface pour appuyer de sa présence massive un coup franc ou un corner litigieux.

La majorité des apprentis chaudronniers, menuisiers, mineurs, regardait le match sans passion, piétinant pour combattre le froid et l'humidité. Quelques groupes arpentaient la cour en discutant, tandis qu'une quinzaine d'élèves assiégeaient les toilettes dans lesquelles ils entraient tour à tour tirer une ou deux bouffées de gris roulé. Il leur fallait verser un droit de passage au fils du tabac de Burbure qui faisait là fructifier son héritage à raison d'une tablette de chewing-gum, d'un carré de chocolat...

Lucien Ricouart s'asseyait sur les marches du perron et lisait, abrité du vent par le muret qui accompagnait l'escalier. Il aimait le foot à la radio ou dans les journaux. En

fin de semaine quand il revenait chez lui, à Cauchel, il étudiait avec passion les résultats du championnat de France, et une défaite de Reims ou de Lens parvenait à obscurcir le plaisir qu'il ressentait à revoir son père et sa mère. Il se souvenait avec amertume de son unique match, joué à l'arrière-droite, et des injures, des réflexions qu'il avait fait semblant de ne pas entendre, pour un ballon perdu ou un attaquant démarqué... Son regard quitta la ligne de caractères et se perdit dans la marge floue. Il dut serrer les poings, les dents et retenir l'accélération de son souffle pour ne pas pleurer. L'insulte siffla entre ses lèvres.

– Salauds... salauds... salauds.

Pas un seul n'en réchappait. Il ne s'était fait aucun ami en classe, ni au réfectoire, ni au dortoir, et s'était acharné à domestiquer sa solitude : aujourd'hui sa haine dépassait la somme de leur mépris. Il ne parvint pas à reprendre sa lecture, les mots imprimés ne faisaient plus le poids.

La ville se trouvait à un kilomètre, passé Blvaincourt-Gare, une halte et un hangar posés au hasard sur la ligne de Béthune qui évitait le bourg. Ils y allaient quelquefois, le jeudi après-midi, en colonne sur le bas-côté, pour une séance au Family. Peu importait ce qui se tramait sur l'écran, ils n'avaient d'yeux que pour les visages, les profils des filles entrevus à la faveur des brusques éclats de lumière de *Quai des Orfèvres* ou de *Dédé d'Anvers*. Ils faisaient là leurs provisions de sourires esquissés, de mouvements de cheveux sur les épaules, de rires étouffés, toute une moisson d'instant qui revivraient sous les paupières closes et leur feraient oublier l'incroyable odeur de graisse des couvertures brodées aux initiales des Charbonnages de France.

Lontenois venait d'encaisser un but et ne trouvait à opposer aux reproches de ses équipiers que ses mains largement ouvertes et une grimace ahurie. Blavot étira son sifflement et fit remettre la balle au centre. Chochoy, dont le père était quelque chose au conseil municipal de Mazingarbe, une cité minière située à une vingtaine de kilomètres, s'appêtait à passer le ballon en retrait, une feinte dont il était coutumier, quand les premières notes des cuivres claquèrent. Il suspendit le mouvement de son pied et posa son brodequin sur la balle. Les joueurs des deux équipes, les spectateurs dressèrent la tête, attendant la seconde attaque des musiciens pour en situer l'origine. Elle vint sous la forme d'un long roulement de tambour ponctué par le choc plus frêle des baguettes entre elles, puis toute la fanfare aligna le refrain de *La Madelon*. La musique arrivait de la départementale. Le terrain de foot se vida instantanément, excepté Blavot qui trônait sur son tas de fringues, son sifflet pendant à ses lèvres.

Lucien Ricouart les vit s'agglutiner au mur d'enceinte, se faire la courte échelle pour s'installer au faite. Les bouts des souliers ripaient sur la brique, les joints de ciment égratignaient le cuir, la toile des pantalons... Il ne les rejoignit pas tout de suite, se contentant de franchir les dernières marches du perron et de se hisser sur la pointe des pieds. La fanfare se réaccorda après *La Madelon* et le vent effaça le début de *La Marseillaise*. Au-dessus de lui, les fenêtres s'étaient ouvertes et les professeurs pointaient la tête. Sa position lui permettait de voir l'angle de la route après le garage Wallaey's ainsi qu'une centaine de mètres de chaussée. Les musiciens, en uniforme gris et galons argentés, précédaient une rangée d'élus municipaux le torse barré en diagonale par l'écharpe tricolore,

rouge en haut pour certains, bleu pour les autres. Venaient ensuite les rangs serrés des porteurs de drapeaux qui avançaient avec leur fragment de ciel rouge et mouvant. Les piques dorées brillaient par moments à la lumière rare de mars. La tête du cortège, bruyante et charmarrée, emmenait une longue file d'hommes, de femmes, d'enfants silencieux. Les mineurs défilaient en tenue, avec leurs lourdes chaussures de travail, leur bleu, leur casque, la lampe passée dans la ceinture de sécurité et ballottant au rythme lent de la marche. Les couples ne se reformaient pas, comme si, là encore, le travail dictait sa loi... Les femmes avançaient par les côtés, avec les mêmes, et pas une ne posait le pied sur les pavés qui semblaient n'appartenir qu'aux hommes. Un camion suivait le cortège et une dizaine de vieux avaient pris place sur le plateau découvert. D'autres retraités, la visière de la casquette pointée vers le guidon, appuyaient mollement sur les pédales de leur vélo pour se maintenir dans l'allure. Ils furent à leur tour soustraits au regard de Lucien Ricouart par la masse du mur d'enceinte. Il se mit à courir vers le pavillon du gardien, à gauche du château. Un groupe d'élèves se pressait déjà contre la grille et les mains s'agrippaient aux barreaux vrillés. La manifestation abordait maintenant la descente d'Houchicourt, droit sur le chevalet du puits d'extraction cerné par les gardes mobiles. D'autres militaires avaient pris position près des puits d'aération. Des silhouettes s'agitaient au sommet du terril. La fanfare s'immobilisa en silence à quelques mètres des uniformes. Les courroies glissèrent sur les épaules. Les crosses des mousquetons se posèrent ensemble sur le sol. Les élus se portèrent à l'avant pour négocier l'accès à la mine. Deux gradés vinrent à leur

rencontre. Celui qui arborait le plus grand nombre de traits sur son képi prit la parole.

– J'ai des ordres précis : les mineurs peuvent passer un par un si c'est pour descendre au fond. Demandez aux femmes de s'éloigner et d'emmener les enfants, ils n'ont rien à faire ici.

Le maire d'Houchicourt se racla la gorge.

– Vous savez bien que pas un seul de chez nous n'ira à la mine sous la menace des fusils. Nous voulons simplement rencontrer le délégué des Charbonnages et lui remettre un message des élus du bassin.

Le gradé leva la tête en direction des drapeaux puis son regard remonta la longue file d'ouvriers casqués, avec toutes ces loupiotes éteintes.

– J'ai une copie du décret de réquisition en poche... Il m'autorise à les mettre au travail, tous, sans autre forme de procès! Alors soyez raisonnable : vous n'avez aucune chance de franchir cette ligne. Dites-leur de se disperser avant qu'il ne soit trop tard.

Il tourna les talons, imité par son subordonné. Lucien Ricouart retenait son souffle, et, sans même s'en apercevoir, totalement pris par la scène qui se déroulait à quelques dizaines de mètres de la grille, il se colla au dos de l'élève placé devant lui, appuya sa main sur son épaule pour garder l'équilibre. L'autre se retourna d'instinct. Un chaudronnier de dernière année.

– Hé! Faut pas se gêner...

Il identifia Ricouart et son agacement amusé se transforma immédiatement en un rictus de dégoût. Il fit face.

– Je croyais t'avoir dit de m'éviter, Ricouart, de ne jamais poser tes sales pattes sur moi... Je ne supporte pas le sang, même séché!

Il y eut quelques ricanements couverts par la fanfare qui entonnait *Le Chant des partisans*, entraînant le cortège et les drapeaux.

– Répète ce que tu as dit...

La première grenade lacrymogène éclata alors que le chaudronnier pivotait sur ses talons.

– Qu'est-ce que tu as, le couard? Tu n'as pas entendu?

Lucien serra les poings et se mit en garde.

– Je t'ai demandé de répéter, c'est tout...

Ça criait vers la fosse d'Houchicourt, une clameur ininterrompue ponctuée par le claquement sec des lacrymos, mais plus personne ne s'intéressait à la charge des gardes mobiles et à la tentative des mineurs de les déborder par les ailes en un mouvement de tenaille conduit de part et d'autre par les porteurs d'étendards. On faisait cercle autour des deux adversaires. Lontenois, Chochoy et Blavot se tenaient au premier rang. Le fils du buraliste était là lui aussi, les joues pleines de chewing-gum, excitant le chaudronnier.

– Alors, Fressain, qu'est-ce que tu attends pour lui régler son compte?

L'arbitre du match hurla derrière son dos.

– Casse-lui la gueule!

Lucien ferma les yeux. Ils venaient d'exprimer l'impatience commune. Il savait qu'il n'était pas de taille, que l'autre se vantait de faire la loi dans les ducasses de son secteur, de Billy-Montigny à Noyelles-Godault, mais il était prêt à défendre chèrement sa peau, quitte à garder les séquelles de ce combat jusqu'à la fin de ses jours.

Il releva la tête et chercha le regard du chaudronnier. Il ne vit que sa nuque. Il ne comprit pas tout de suite la charge de mépris que Fressain avait mis dans ce refus de

combattre. Quand il réalisa, la rage le submergea. Il voulut le contourner, l'obliger à faire face mais le cercle serré des élèves l'en empêchait. Il se mit à crier d'une voix suraiguë.

– Bats-toi! Bats-toi!

Le chaudronnier le repoussa violemment, d'un coup d'épaulé.

– Je ne me bats pas avec le fils d'un assassin...

L'injure le paralysa, l'anéantit. Il sentit les larmes envahir ses yeux tandis qu'une immense fatigue douloureuse engourdisait ses muscles. Tous les autres, la surprise passée, reprirent en chœur les paroles de Fressain.

– Fils d'assassin... Fils d'assassin... Fils d'assassin...

Tout ce qu'ils avaient réprimé pendant des mois, tous les regards en coin, les messes basses, les conciliabules, tout sortait d'un seul coup... Fils d'assassin... Ils s'écartèrent quand Lucien Ricouart se dirigea vers la grille. Au loin des groupes de gardes mobiles pourchassaient les manifestants isolés. Le gros du cortège se reformait sur un monticule, près des silos de la coopérative. Des cuivres brillaient, abandonnés dans l'herbe, des lambeaux de tissu rouge flottaient, accrochés aux branches basses des boqueteaux. Il souleva le loquet et tira la porte à lui. Personne ne le retint, personne ne le suivit. Une pierre le frappa au dos, des volées de gravier crépitèrent à ses pieds. Il s'éloigna à travers champs, droit devant lui. La terre labourée, amoureuse, formait une gangue pesante autour de ses chaussures, ralentissant sa marche. Il contourna les ateliers aux façades crénelées des forges d'Ardomchem et pénétra à l'intérieur du bois de Lécluse. Bientôt il surplombait le canal et l'enfilade des bassins de décantation. Il se jeta dans la descente en courant à fond de train, hur-

lant de désespoir. Son cri couvrit la cloche du château de Blavaincourt qui annonçait la reprise des cours. Plus tard, de sa règle de bois, le professeur de géologie désigna le pupitre inoccupé.

– Votre camarade Ricouart n'est pas là?

Blavot plongeait son nez dans ses cahiers, Lontenois fit semblant de fouiller au fond de son cartable, les moins futés se contentèrent de hausser les épaules, l'air faussement innocent.

Le professeur de français ne s'inquiéta pas outre mesure de l'absence de Lucien et il fallut attendre l'heure du dîner pour qu'une certaine fébrilité s'empare du personnel de surveillance. Passe encore qu'un élève sèche un cours mais il était rarissime qu'il pousse le sacrifice jusqu'à se priver de manger. On inspecta les dortoirs, les greniers, les caves, on ratissa le parc, les communs. A la nuit l'inquiétude avait laissé la place à l'anxiété. Le directeur du centre rassembla les enseignants et les élèves les plus âgés dans le réfectoire. Il demanda le silence en tapant dans ses mains.

– L'un de nos pensionnaires a disparu... Il se cache vraisemblablement dans les environs. Ce n'est pas la première fois qu'un incident de ce genre se produit, même s'ils sont heureusement rares... On fait le mur pour passer une heure ou deux au bourg, on s'attarde et l'on n'ose plus rentrer de peur des sanctions...

Il fixa le groupe des élèves.

– ... Si l'un d'entre vous a vu Ricouart ou s'il a recueilli ses confidences, qu'il le dise : il lui rendra service et nous épargnera beaucoup d'efforts...

Il se balançait d'un pied sur l'autre, les mains jointes derrière le dos. Les professeurs, au grand complet, se

tenaient devant le passe-plat et la vapeur grasse de la plonge qui arrivait par bouffées enveloppait leurs visages au moindre appel d'air.

Pas un des garçons ne broncha. Le directeur forma une dizaine d'équipes, chacune sous la responsabilité d'un enseignant ou d'un employé du service. L'économiste distribua les quelques lampes de poche en état de marche qu'il avait pu trouver dans les armoires des élèves et compléta l'équipement de la troupe avec un lot de lampes tempête qui rouillaient dans un placard depuis la fin de la guerre. Vers six heures, le vent s'était mis à souffler de l'ouest, en rafales. Les averses se succédaient et tous les bruits de l'eau se mêlaient à ceux de la nuit. Ils traversèrent la cour du château en procession, les élèves en rangs compacts, les adultes devant, accrochés à leurs parapluies malmenés par les courants d'air. Les pointes dressées des capuches en caoutchouc prenaient des allures de cagoules... Jules Raffin, le prof de gymnastique, attribua les zones de recherche et personne ne songea à discuter ses décisions : il était originaire du secteur et s'imposait depuis quinze ans un minimum journalier de soixante kilomètres de vélo. Il figurait sur les tablettes du Tour de France, une victoire à Bordeaux dans le milieu des années 50, et s'il ne parvenait plus à se hisser à la hauteur des Anquetil et des Rivière, sa connaissance des routes et des recoins de l'arrondissement de Blavincourt-Houchicourt ne cessait de s'étendre.

– Monsieur Rénelli, vous filez droit sur Hezecqhem mais sans passer par la rivière, prenez par les textiles... Quant à vous monsieur Colladent si vous pouviez suivre la voie du chemin de fer jusqu'à la gare de Maisnil-Servin et revenir par l'ancienne poudrière... On se limite volon-

tairement à un rayon de trois kilomètres. Rendez-vous dans deux heures au réfectoire. M. le Directeur a prévu de faire servir une boisson chaude.

Les élèves transis de froid ne laissèrent paraître aucun signe de satisfaction. Le professeur de géologie donna l'ordre à son groupe de se déployer et de se diriger vers le bois de Palfart.

– Avancez doucement, j'arrive...

Il s'approcha de Jules Raffin en écartant son parapluie pour ne pas cogner celui du champion cycliste.

– Vous ne croyez pas qu'il serait plus raisonnable de faire appel à la gendarmerie? Le gosse Ricouart a peut-être eu un coup de cafard et pendant que nous risquons la pneumonie il mange certainement à la table familiale... Je ne vous cacherai pas qu'en ma qualité d'enseignant je me demande si nous sommes vraiment dans notre rôle... Sans parler des élèves...

Raffin l'écoutait en regardant son dispositif se mettre en place. Son pouce fit glisser le contact de la lampe torche et le faisceau lumineux éclaira violemment le visage de son collègue.

– Vous étiez là en 1960?

– Non...

– Et en 61?

Le professeur de géologie se déplaça et porta sa main libre devant ses yeux en grimaçant.

– Non... Baissez votre lampe, vous m'aveuglez! J'enseigne à Blavaincourt depuis l'an dernier... Quel rapport avec ce soir?


Raffin balaya la nuit, tenant sa torche à bout de bras. La pluie oblique faisait comme un rideau sur lequel la lumière s'émuissait.

Didier Daeninckx

La mort n'oublie personne

L'histoire de Ricouart est scandaleusement exemplaire : jeune résistant à Cauchel, dans un paysage du Nord sillonné de canaux, alors qu'il travaillait à la réparation des wagons de chemin de fer il participe à deux actions qui tournent mal, la dernière entraînant sa capture et sa déportation. Libéré par les Russes en avril 45, il ne rentre pourtant en France qu'en février 46, après avoir soigné sa tuberculose. Et le voilà aussitôt inculpé de complicité de meurtre par un juge d'instruction qui officiait déjà sous Pétain. Il sera condamné à sept ans de prison. Telle est la trame, mais la manière dont Didier Daeninckx bâtit son livre donne aux faits un éclairage décapant qui révèle bien mieux les comportements qu'une longue analyse. Quel que soit le genre qu'il aborde, on est frappé par la minutie des enquêtes de Didier Daeninckx, par la justesse de son ton, par son sens de la grandeur chez les humbles – ceux dont on dit précisément qu'ils sont le sel de la terre.



B 23539.0  1.89
ISBN 2-207-23539-4
75 FF TTC